8 mars 1987 N° 10

ENFANCE ET SAINTETÉ

Bulletin de l'Association des Amis d'Anne de Guigné

Sommaire

Enfance et pénitence..... 1
Antonietta Meo : un message de sainteté pour les adultes..... 2
Un moine capucin à l'école d'Anne de Guigné..... 6

Enfance et pénitence

Par le Père Michel Gitton

L'image de l'enfance que se donnent nos sociétés occidentales est à cent lieues de la pénitence. Choyé, vêtu chaudement, nourri selon les règles de l'hygiène et de la diététique, protégé contre les agressions extérieures, suivi par un aréopage d'éducateurs, de psychologues, de pédagogues, etc., sa vie semble devoir échapper à tous les aléas auxquels son jeune âge est exposé. Qui oserait parler de mortification à ces "chers petits" ?

Certains pourtant ont osé et la petite Anne de Guigné comptait scrupuleusement les sacrifices qu'elle offrait dans la générosité de son cœur à son grand Ami du Ciel.

La pénitence, un langage qu'il ne faut pas tenir aux enfants ? Si l'on cherche la raison de ce recul instructif qui nous retient de proposer le sacrifice aux petits, on ne trouve pas forcement des choses très pures. Peur de souffrir nous-mêmes, transfert sur l'enfance du rêve d'un paradis perdu, désir de garder les enfants dans un univers ouaté, comme des petits animaux familiers.

Force nous est de reconnaître que l'enfant, pécheur gracié comme nous, a autant que nous besoin d'entrer dans le combat de la Rédemption, selon son style propre et les forces de son âge. Lui en refuser la possibilité reviendrait à lui dénier le mérite de l'amour vrai.

Il n'est pas sûr d'ailleurs, qu'il ne soit pas aussi bien et même mieux placé que l'adulte pour entendre l'appel du Christ : « Celui qui veut être mon disciple qu'il prenne sa croix et qu'il me suive ». La générosité de l'enfant n'est pas encore retenue par les prudences dont nous nous embarrassons. Moins habitué à la

possession des choses, avide de contact avec les personnes de son entourage, plus dépendant de l'adulte, il est moins tenté de se sécuriser par la trompeuse assurance que donnent l'avoir, le pouvoir ou le savoir. Troquer un jouet contre un sourire ou une caresse lui est familier. S'il a compris que c'est Jésus qui le lui demande, il saura souvent le faire avec spontanéité.

Cela ne veut pas dire que la pénitence sera plus facile à l'enfant qu'à nous. Egoïste, possessif, il l'est aussi déjà, et le don lui est difficile, car donner une épingle est aussi éprouvant que céder un trésor. Mais c'est possible et la grandeur de l'enfance est de pouvoir se joindre au cortège des grands pénitents qui ont aimé le Christ d'un amour préférentiel et exigeant. Parmi eux, la petite Anne, et sans doute bien d'autres.

Père Michel Gitton, aumônier de *Prière et Pénitence*

Antonietta Meo : un message de sainteté pour les adultes

Étude bibliographique d'Amedeo Rossi

*Traduit de l'édition italienne de l'*Osservatore Romano *du 5 octobre 1986 page 6 – Article de Pierre Cerruti.*

« La communion précoce fera naître des saints parmi les enfants ».

Ces paroles, écrites par Saint Pie X, sont citées dans la dédicace d'un livre de publication récente, bien qu'il fût attendu depuis longtemps : *Antonietta Meo (Nennolina). Etude bibliographique*, auteur Amedeo Rossi c.m., Éd. Collegio Alberoni, Piacenza.

Antonietta Meo est une petite fille qui a vécu à Rome de 1930 à 1937, morte à six ans et demi. Son nom n'est pas inconnu dans la mémoire de l'Église italienne. Il a eu sa place de prédilection dans une certaine couche du laïcat catholique : la jeunesse féminine de l'Action Catholique qui fut célèbre de 1918 à 1970, cette jeunesse féminine fondée et dirigée par Armida Barelli qui la marqua profondément de son empreinte. C'est précisément Armida Barelli qui, en 1941, soit quatre ans après la mort d'Antonietta Meo, décida au nom du Centre national de la Jeunesse féminine, d'introduire la cause de béatification de "Nennolina" (diminutif affectueux attribué à la petite fille).

Qui était Nennolina ? Quelles actions a-t-elle accomplies ? On connaissait ses lettres pleines de tendresse ("Letterine"), certaines écrites de sa main et les autres dictées à sa maman. Ces lettres furent publiées par la Jeunesse féminine de l'Action catholique italienne (G.F.A.C.I.) en 1951, sous la direction de P. Pierotti

(Éd. *Vita e Pensiero – Vie et Pensée*).

Voici que sort maintenant cette étude ; c'est le résultat d'un long travail de recherche poursuivi pendant près de trente ans, et entrepris par l'auteur, en 1959 à la demande de Mgr Alfredo Cavagna, alors aumônier national de la G.F.A.C.I.

La structure du livre est subordonnée à l'exigence de répondre dans le cas spécifique d'Antonietta Meo, à la question de savoir s'il est possible de discerner en elle l'exercice "héroïque" des vertus chrétiennes. Il s'agissait en effet d'une enfant morte au seuil de l'âge traditionnellement défini comme l' "âge de raison" et dont l'itinéraire de sanctification s'est déroulé graduellement, au cours des années, en-dessous de cet âge. La science psychologique et la théologie ascétique ont aujourd'hui dépassé certains préjugés qui existaient à cet égard, et elles nous fournissent des connaissances totalement nouvelles sur les possibilités que possèdent les enfants, même très jeunes, d'accomplir des actes moraux « beaux et merveilleux » (selon les paroles mêmes de Paul VI). Toutefois, pour Nennolina la cause de béatification trouva, dans ce problème de l'âge, un obstacle qui en a retardé la procédure. C'est pourquoi le Père Amedeo Rossi lui-même publiait, en 1962, puis en 1963, deux études monographiques sur *La vertu héroïque chez les enfants*.

Enfin, en 1981, une session plénière de la Sacrée Congrégation pour les causes des saints, déclarait accepter, compte tenu des enquêtes précédentes menées par des psychologues, des sociologues, des médecins et des théologiens, « le principe de l'héroïsme relatif, c'est-à-dire l'héroïsme compris et jugé par rapport au sujet et par rapport aux différentes circonstances dans lesquelles il se trouve placé. Ce principe […] constitue la clé de voûte de toute la thématique de l'aptitude des jeunes enfants à l'exercice des vertus héroïques et au martyre ».

L'étude qui vient d'être publiée est d'une rigueur extrême quant à la méthode, au choix des termes ; aucun mot n'y est employé à la légère, mais est consciencieusement soupesé de façon à ne laisser place à aucune interprétation arbitraire. Le lecteur est guidé selon un tracé d'analyse à différents niveaux : examen du tempérament et de la personnalité d'Antonietta ; vérification de sa coopération à la grâce sanctifiante et aux grâces "actuelles" ; pratique héroïque des vertus théologales et morales ; indices de la présence en elle d'expériences mystiques. Le tout, illustré point par point par les témoignages apportés lors du procès canonique pour la cause de béatification et confirmé à travers les paroles de Nennolina elle-même. Ces paroles sont mises en évidence, dans le texte, par un procédé typographique approprié et constituent le fil conducteur autobiographique du livre. Ainsi l'auteur non seulement mène à bien l'œuvre entreprise, mais fait aussi justice au personnage en donnant à Nennolina la parole décisive et en la

faisant co-auteur de sa propre histoire.

Quand on l'interrogeait, Nennolina s'arrêtait un instant pour réfléchir à la réponse qu'elle devait donner, et parfois se taisait si elle n'avait pas d'opinion, ou bien donnait immédiatement des réponses qu'elle avait auparavant mûries dans son for intérieur ou que Jésus – vers la fin de sa vie – lui avait lui-même suggérées.

Eh bien, dans ce livre, elle nous livre sa pensée, comme dans un devoir recopié au propre. Le plus beau cahier qu'une fillette puisse écrire. Le cahier d'une petite fille chrétienne.

Nennolina a, certes, été placée par Dieu dans des circonstances qui devaient exiger d'elle une réponse héroïque. Et, puisqu'elle a su la donner, nous nous demandons quelles furent les bases qui permirent une telle réponse. L'auteur met en lumière avec un soin scrupuleux les éléments qui ont constitué la préparation authentique d'Antonietta au don qu'elle fit d'elle-même au Christ et, particulièrement, au Christ sur la Croix :

– Son amour pour le catéchisme que sa maman lui enseigna très tôt : « Maman, parle-moi de Jésus ».

– Son sens du péché et sa crainte d'offenser Dieu. Et cette prière que sa maman l'entendit faire un soir : « Jésus, fais-moi la grâce de mourir avant que je commette un péché mortel ».

– Sa fidélité à la prière quotidienne.

– La place royale des sacrements dans sa vie : la *confession* (« Cher Dieu le Père, je suis très contente car demain je vais me confesser pour la première fois… » ; « Cher Jésus, je suis très contente d'aller me confesser demain, parce que tous mes péchés seront effacés… Chère Sainte Vierge, fais que tous les pécheurs aillent se confesser… ») ; et la *communion eucharistique* (« Cher Dieu le Père : dis à Jésus que je suis très contente de le recevoir, et dis-lui aussi que, quand je lui écrirai, il le sentira, dans toutes mes lettres que je le désire… Mon cher Jésus Eucharistie : bonjour, je te fais des caresses, cher Jésus, et je t'embrasse. J'ai hâte de te recevoir dans mon cœur : pour t'aimer plus ; parce que je veux que tu restes toujours dans mon cœur »).

– Sa spiritualité du sacrifice, son culte des "fioretti" (découverte faite, sans doute, à l'école de la jeunesse féminine où elle était inscrite comme "Benjamine"). Ces "fioretti" constituèrent la préparation toute simple à son grand amour pour la Croix. De cette pratique chrétienne, qu'elle a volontairement choisie pour manifester au Seigneur son amour, Jésus la fit passer à une attitude oblative qu'Il sollicita d'elle et à laquelle elle consentit, dans un pacte secret jamais trahi. Jésus, seul, doit connaître sa souffrance. Pour les autres, elle est celle

qui répond « je vais bien », quel que soit le moment – même en pleine agonie – à quiconque lui demande comment elle se sent.

Au prêtre qui, pour la mettre à l'épreuve comme une élève lui demande (elle a alors cinq ans) : « De quelle manière peut-on aimer le Seigneur ? », elle répond sans hésiter : « Par les sacrifices ».

Quelle preuve aurions-nous, en effet, de son amour pour le Christ, du sérieux de son don total à lui, de la vérité de ses prières, de l'authenticité des sentiments exprimés dans ses "lettres", s'il n'y avait eu ces souffrances : sarcome au genou, amputation de la jambe gauche, métastase au poumon, et tout cela dans le court espace d'une année. On ne peut pas ne pas en être convaincu lorsqu'au milieu de tant de souffrances, elle dit à sa maman qui l'exhorte à prier pour recouvrer sa jambe : « Ma jambe, je l'ai offerte à Jésus ! S'il veut me la rendre, cela me fait plaisir. S'il veut la garder, je suis contente quand même. Un jour, au Paradis, je suis sûre que je la retrouverai ».

A la lumière de ces faits, les lettres prennent un accent de "vérité" ; il devient possible de nous fier entièrement à leur crédibilité. Elles laissent transparaître une spiritualité trinitaire puisée, certes dans ses solides bases catéchétiques mais, plus encore, dans une prière personnelle amoureuse et fidèle, cultivée avec volonté et devenue habituelle. Ses prières qui semblent parfois puériles – et en cela elles portent la marque de son âge – ont en même temps un caractère mystique. Tout comme le révélaient son *immobilité* physique durant la prière et son désir de rester "seule" quand elle était toute recueillie avec le Christ.

Il nous paraît intéressant d'examiner les grands personnages auxquels ses "lettres" étaient destinées. Cette toute petite fille a eu le privilège de pouvoir dire, en toute vérité et en toute confiance : « Très cher Dieu le Père, cher Jésus, cher Monsieur Jésus, cher Enfant Jésus, cher Esprit-Saint, très cher Jésus Eucharistie, chère Sainte Vierge ». A la fin de chaque lettre, après la signature Antonietta écrite par sa maman, elle ajoutait de sa main : -et-Jésus parce que – expliqua-t-elle à sa maman – « c'est bien cela que je veux dire, Antonietta-et-Jésus ». Ici l'auteur commente « Antonietta était unie au Christ d'une "union d'unité" » (p. 292).

Ce livre où il est question d'une enfant, soulève en réalité tous les problèmes propres à la vie chrétienne et à la sainteté en général. Pour ces problèmes, il n'y a pas, d'une part, une mesure infantile et, de l'autre, une mesure adulte. La vie chrétienne, et la sainteté qui en est la plénitude, est unique. C'est pourquoi l'auteur, lorsqu'il assume son rôle de biographe d'une petite fille de sept ans, n'accomplit en rien un travail de réduction mais mesure la sainteté d'Antonietta selon les canons généraux de la vie théologale qui ne font aucune différence entre homme et femme, entre adulte et enfant. Le résultat est un traité sur la sainteté,

écrit – pour ainsi dire, – par la main sûre d'une enfant devenue précocement adulte dans le Christ. Pour les lecteurs adultes – car le livre a été écrit pour eux, parents et éducateurs surtout – il s'agit non pas d'admirer mais d'imiter et de se laisser mettre en cause. Il revient à l'auteur le grand mérite d'avoir traité Nennolina avec tout le sérieux qu'exige le discours sur l'existence chrétienne.

Un moine capucin à l'école d'Anne de Guigné

Extrait de Notes et souvenirs *trouvés dans les papiers du Père Hilaire, capucin décédé récemment, et remis par son Supérieur aux Dominicaines de Crépieux.*

C'était un soir, au retour d'une promenade, les novices s'entretenaient de la sainteté chez les tout-petits. « Connaissez-vous Anne de Guigné ? » me dit un de mes confrères.

« Anne de Guigné ? Non, mais qu'importe, je n'ai nullement l'intention de m'intéresser à tous ces petits saints. Notre temps est si limité au noviciat, qu'il importe de l'employer sérieusement.

– Mais enfin, vous devriez la lire, je suis certain que vous en seriez enchanté.

– Non, vous dis-je, j'ai un travail immense. Au reste, je suis persuadé que le Père Maître ne le voudra pas. Puisque en tout cas, il faudra que je lui demande la permission pour me le procurer, je préfère ne pas le lire. »

Devant ce refus, mon confrère n'insista pas. On n'y pensait plus.

Quelque temps après, devant aller chercher quelques livres dans ses malles, mon confrère, passant près de moi, me dit : « Par l'occasion je vais vous descendre la Vie d'Anne de Guigné ». N'osant plus refuser : « Comme vous voudrez, lui dis-je, mais je ne l'accepterai qu'avec la permission du Père Maitre ». Il monte, prend ses livres. Le voilà chez le Père Maître. Puis il rentre chez lui. C'en est fait, me dis-je, ce que je pensais est bien arrivé, le Père Maître a gardé le livre. Gare à moi !

En effet, appelé auprès du Père Maître, je m'y rends sans retard.

« C'est vous, me dit-il, qui avez demandé au Père S. la Vie d'Anne de Guigné ?

– Voyant que je lui faisais plaisir en la lisant, j'ai accepté de la recevoir.

– Eh bien ! mon enfant, je préfère que vous employez le peu de temps libre que vous avez à compléter votre formation religieuse en lisant les vies de nos saints, les œuvres de nos Pères et non à l'utiliser en lectures inutiles et sans fruit.

– Soit, pour l'amour de Dieu, votre sainte charité, mon Père ! Je ferai ainsi,…

et je me retirais. »

Des semaines après, le Père Maître me fait appeler.

« J'achève la lecture de la Vie d'Anne de Guigné, ce livre est excellent, formateur, vous en tirerez de grands fruits. Lisez-le, je me propose de le faire lire au réfectoire. Tenez, prenez-le. »

Je le pris et m'en allais sans enthousiasme. Dès le soir je commençais la lecture. Les premières pages me gagnèrent. Puis, je fus ému, ému jusqu'aux larmes devant la beauté, la candeur de cette âme, de cette enfant qui savait dire "oui". Le lendemain je reprenais mon livre durant le temps de la lecture spirituelle.

Ah ! ce livre, cette ardeur que j'y puisais. Voilà ce qu'il me faut. Ah ! le beau travail de la grâce. Il faut que je me mette à son école. Car ce qu'elle a été durant deux années seulement, je le suis hélas depuis dix-huit ans.

J'aimais cette vie d'où l'on pouvait à son tour partir. On voyait cette petite se transformer journellement sous les doigts divins. Toujours plus d'amour et de générosité. Ne rien refuser à Jésus, mais c'est là le travail du Noviciat, aussi que de beaux exemples, quelle énergie amoureuse n'y puisé-je pas ?

Je compris alors ma vie de novice. Non plus patiemment mais avec goût, je faisais ces mille petits emplois dont la journée se remplit. Je les faisais avec passion, le mieux possible, comme Nénette, et avant chaque pratique du Noviciat, la pensée aussitôt me venait de faire comme Nénette – toujours le plus parfait et le plus parfait dans les plus petites choses. Sainteté de petitesse, sainteté de beaucoup de grandes personnes.

A chaque lecture les larmes me montaient aux yeux et, malgré moi, je pleurais devant la sublimité du travail qui s'opérait en elle, la petitesse de l'enfant, la grandeur du travail qui n'est autre que la sainteté.

Directeur de la publication : Suzanne Roncin

Document recomposé et mise en page à partir d'un exemplaire original.
© 2012 Association des Amis d'Anne de Guigné.